

LE CALVAIRE OUBLIÉ

O vieux Calvaire ! O sainte solitude !
Doux monument qui bordes le chemin—
Abri du mendiant quand le soleil est rude—
Oh ! reconnais un ancien pèlerin.
Tout a changé—vieux, je voulais dire,
Et bien longtemps je fus absent, je vois :
Mais sur tes murs mon cœur peut encore lire
Le souvenir de mes jours d'autrefois.

Oh ! laisse-moi, chère et paisible enceinte,
Oh ! laisse-moi m'asseoir quelques instants
Sous ton dôme rêveur où les merles sans crainte
Font, comme au bois, leurs nids depuis longtemps.
Oh ! laisse-moi, sous ton toit qui s'écroule,
Te confier, ce soir, quelques soupirs :
Je veux rêver au passé qui s'écroule :
Mon cœur, mon âme ont soif de souvenirs !

* *

C'est à trois pas d'un ravin solitaire,
Borne où finit le village natal.
Au-dessus des lilas, le coq du vieux Calvaire
Étale encor son plumage en métal.
Ici, jadis, le soir, dimanche et fête,
De St. Antoine et de St. Nicolas,
On affluait : les gens entraient nu-tête,
S'agenouillaient, et puis priaient tout bas...

Filles, garçons—du plus jeune aux plus grandes—
Tout le canton se faisait pèlerin :
On s'y rendait par deux, on y venait par bandes,
Et le franc rire était à plein chemin.
Mais les propos s'élevaient à distance,
Chacun soudain se sentait tressaillir :
Car, à travers le feuillage, en silence—
Le Christ semblait nous regarder venir.

Au vieux calvaire encor, quand la nuit tombe,
Quelque vieillard, un bâton à la main,
Vient, apprendre à braver le calme de la tombe,
Et l'espoir brille à son front plus serein.
Mais ses pas seuls émeuvent le silence
Qui plane autour du Calvaire outragé :
On n'y voit plus la jeunesse ou l'enfance—
Pourquoi ? la mode, hélas ! en a changé.

Et maintenant, calme et touchant asile,
L'herbe a caché ton seuil devenu vieux :
Le vieux Christ est tout seul sous ton dôme qui brille :
Il semble avoir du chagrin dans les yeux.
—O frais plaisirs ! O gais pèlerinages !
O vrai bonheur ! qui remplace aujourd'hui
Le charme pur de ces riants usages !—
Le bal, les "jeux," le remords et l'ennui !

Pauvre Calvaire ! enceinte désolée !
La main du temps comme nous te flétrit !
Comme le cœur humain, tu vieillis isolée,
Et comme lui, l'amitié te trahit !
Ton vieux pancher sous les pieds craque et plie,
Et sur ton seuil, la ronce, herbe qui mord,
A l'air un peu d'être un mauvais génie
Qui du saint lieu veut défendre l'abord.

On t'abandonne, ô pauvre vieux Calvaire !
On te trahit !—toi, tu n'as pas changé :
Tu remplis toujours de paix et de mystère
L'urne sans fond de mon cœur affligé.
Oh ! bien des fois—à genoux sur tes pierres—
Dans mon jeune âge—âge d'or et de miel !—
J'ai murmuré de naïves prières :
Il me semblait que j'étais près du ciel !

Ma vie, alors, était à son aurore :
Trop d'espérance à mon front rayonnait !
Le bonheur n'était pas un mot vide et sonore,
Et l'avenir encor me souriait.
Depuis, ma nef a laissé le rivage...
—Hélas ! la vie est semblable à la mer :
Son flot, parfois, caressant sur la plage,
Ecume au large et devient plus amer !

Où sont-ils donc, ces chers amis d'enfance ?
Oh ! leur départ a bien blessé mon cœur !
Ils dorment ! Sur leur tombe, une croix en silence
Me dit tout bas : "La vie est une fleur !" —
Fleur éphémère ! à peine le feuillage
A-t-il vingt fois couronné les rameaux—
L'homme, isolé dans son pèlerinage,
Ne marche plus qu'à travers des tombeaux !

Pourtant l'exil conserve encor des charmes,
Et le chemin n'est pas encor trop noir !
Car Dieu nous a laissé, pour adoucir nos larmes,
Le souvenir—la prière—et l'espoir.
L'espoir ! l'espoir de retrouver bien vite—
Pleins de sainté dans les palais de Dieu—
La sœur, le frère, ou l'ami qui nous quitte,
En attendant, charmant Calvaire, adieu.

* *

Déjà le soir allume avec mystère
Mille flambeaux superbes et tremblants :
Il semble que le ciel, pour regarder la terre,
Ouvre ses yeux calmes et rayonnants.
Autour de moi comme sur la colline
L'ombre en silence efface les objets ;
L'ombre en silence a combié la ravine,
Voilé le Christ et noyé les bosquets.

Adieu, séjour calme et mélancolique !
Séjour béni, je reviendrai pourtant !
Car les vieux souvenirs sont comme une musique :
En foule, ici, mon âme les entend !
Je reviendrai respirer sous ton dôme,
Comme ce soir, l'oubli des jours amers :
Car je ne sais quel merveilleux arôme,
Venu du ciel, parfume ici les airs !

JOS. APOLLINAIRE GINGRAS.

Pointe-Aubin, St. Antoine de Tilly.

[Dans le titre de la dernière poésie de M. Gingras, qui a paru dans nos colonnes, c'est par inadvertance que nous avons imprimé : "Une lame chrétienne et une prière ;" — il fallait lire : "Une lame chrétienne est une prière."—La Rédaction.]

OWEN O'SULLIVAN ET SES SOUVENIRS.

(Suite.)

M. Owen O'Sullivan est né dans un beau milieu catholique, à Banshaw, situé au beau milieu du comté de Tipperary, qui est le beau milieu ou le cœur de la catholique Irlande. Et l'Irlande, n'est-elle pas le cœur de la Catholicité ? Né en 1798, au fort des persécutions religieuses exercées par l'Angleterre sur sa douce compagne, sa *centillon catholique*, son berceau dut éprouver plus de rudes secousses que de légers bercements. Il fallait en passer par là, car nul ne choisit sa patrie ou sa nationalité quand nous venons au monde. Dieu sème les âmes, les unes ici, les unes

là : heureuses celles qui tombent dans des pays relativement bien administrés.

Il ne fut baptisé que dix semaines après sa naissance. Son père, John O'Sullivan, avec son beau-frère, Darby Ryan, officiers dans l'association des *Irlandais-Unis*, venaient d'être mis hors la loi, pour avoir réclamé leurs droits comme catholiques, par la parole et par l'épée : l'orage passait sur le berceau.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts ;
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Mais il fut baptisé enfin du nom d'Owen ou d'Eugène, qui veut dire *bien-né*. Grâce à la proclamation d'amnistie de Lord Cornwallis, les deux officiers proscrits, père et parrain, purent être présents à la cérémonie, faire entrer par la main, dans le monde chrétien, un enfant qui devait être l'honneur de deux pays catholiques, de l'Irlande et du Canada.

A propos du nom d'Owen, que M. O'Sullivan reçut au baptême, une anecdote :

Il était parrain à son tour en 1818, à Québec. Lorsque les noms des *cautions* ou parrains furent portés au registre, ce nom d'Owen frappa l'esprit de M. Sinai (plus tard évêque). "Est-ce un nom de saint ? demanda-t-il.

—Mais, monsieur, il me semble que vous, qui êtes ici-bas le représentant des saints, vous devez en savoir plus long que moi là-dessus ; n'est-il pas à votre connaissance que la cathédrale de Rouen, en Normandie, est dédiée à Saint-Ouen ? Les Hurons ont fait d'un W un 8, pourquoi les Francs d'alors, qui étaient les sauvages de l'Europe, n'ont-ils pu faire d'un W un U ? Cependant, pour apaiser vos scrupules, je vous dirai que du *Owen* irlandais, les Français ont fait *Eugène*, un saint de votre connaissance, n'est-ce pas ?" Du moment que le saint fut reconnu comme *français* (ils sont si rares aujourd'hui !), la question fut réglée.

Le vent de la persécution qui, depuis des siècles, soufflait sur cette famille catholique, avait dispersé plusieurs de ses membres dans les quatre autres parties du monde, pollen précieux qui allait ainsi féconder au loin, dans des natures encore vierges, des germes de foi naissants. A cette époque, il n'y avait que trois évêques catholiques dans les possessions britanniques et américaines, dont deux étaient irlandais et un Canadien-Français, l'évêque de Québec. Si le sang ou l'origine devait compter pour quelque chose dans le royaume du Christ, quelle part ne devraient pas avoir aux faveurs célestes ces deux nations si intimement liées par la foi et par les œuvres de la foi !

Un O'Sullivan, un grand-oncle émigré, établi à Providence (Rhode-Island), invitait depuis longtemps son neveu à venir le rejoindre. Il jouissait d'une assez jolie fortune, acquise par le travail et l'industrie. Son fils, général dans l'armée américaine, ajoutait encore à la considération dont le père jouissait déjà, par le courage et la valeur qu'il déployait, en 1799, en domptant pour jamais la farouche nation iroquoise, si redoutable jusque-là.

John O'Sullivan, cédant à ces bienveillantes instances, quitta l'Irlande et se rendit d'abord à Terre-Neuve. Arrivé à St. Jean, il lui fallait un passe-port du gouverneur-amiral pour passer aux Etats-Unis, ce qui était difficile à obtenir. Mais comme il était homme de ressources, il ne perdit pas son temps en vaines démarches, et planta courageusement sa tente sur cette île brumeuse, où il fit d'assez bonnes affaires.

C'est là que Owen, resté sous la garde de son grand-père, vint le trouver en 1805. Il était alors âgé de sept ans ; il avait eu le temps de souffrir avec ses parents pour la catholique Irlande ; il avait déjà un cœur de patriote irlandais ; il savait pleurer sur la patrie en se séparant d'elle.

Confié aux soins du capitaine du navire qui le transportait, Owen débarqua heureusement à St. Jean, après une traversée des plus pénibles. L'eau manquait à bord. On en était réduit à une ration si faible

qu'il valait tout autant l'abandonner que de l'accepter, car elle semblait plutôt exciter que calmer la soif. Une mère, pour avoir double ration, garda pendant huit jours, sous des couvertures, son enfant mort, et ne déclara son décès que lorsque le corps fut dans un état de décomposition absolue.

A St. Jean, Owen, placé à l'école, recueillit les premières notions des connaissances pratiques qu'il mit si avantageusement en usage au milieu de nous. A ce propos, je ne saurais me défendre d'une observation dont personne de déniéra l'exactitude. Elle comporte que nos compatriotes d'origine britannique, Anglais, Irlandais ou Écossais, savent tirer parti de l'instruction élémentaire, tandis que pour nous, elle ne semble servir qu'à nous préparer à la première communion. Ce devoir religieux une fois accompli, nous croyons avoir le droit d'oublier tout ce que nous avons appris à l'école. A quoi cela tient-il ? Qui saura empêcher ce retour insouciant vers l'ignorance ? Il y a une belle tâche à accomplir dans cette voie.

En 1811, John O'Sullivan quittait l'île de Terre-Neuve et venait à Québec avec l'intention de se rendre auprès de son grand-oncle, à Providence. Les bruits de guerre l'empêchèrent de réaliser son projet. Comme il était homme à ne pas perdre son temps, à faire le pied de grue quand il y avait besogne à faire ; comme, de plus, il était assez fort en moyens pécuniaires, ayant vendu des propriétés à St. Jean, tout en s'en réservant une qui lui rapportait deux cents dollars de revenu, il entreprit l'exploitation de terrains considérables sur la rivière St. Charles, qui appartenaient à M. P. E. Desbarats, le grand-père de l'éditeur actuel de *L'Opinion Publique*.

Ces terrains sont occupés aujourd'hui partie par M. Connolly, partie par Madame Sewell, partie par M. Moore. Sur la propriété principale où demeure M. Connolly, presque vis-à-vis le cimetière, s'élevait une maison en pierre à deux étages, de très-forte construction, où la famille Desbarats venait passer l'été. Cette maison est disparue. C'était la seule construction en moellons qu'il y eut dans tout l'endroit. Encore aujourd'hui, je ne sais pas qu'il s'en trouve d'autres, sur toute la rivière St. Charles.

M. Owen O'Sullivan a conservé de pieux souvenirs de la famille Desbarats. Il n'en parle qu'avec éloges ou émotion.

M. P. E. Desbarats avait acheté un bateau—avec rames, voiles, ancres, etc.—dans lequel, à marée haute, il remontait la rivière St. Charles jusqu'au pont de Scott. C'était lui, Owen, qui agissait en qualité de capitaine. En rappelant les noms de ses gais et jeunes passagers, dont si peu survivent, il lui vient, malgré lui, des larmes aux yeux. Et c'étaient : Frédéric, Edward, Georges Desbarats ; leurs sœurs Josette (Mad. Sheppard), Charlotte (feu Mad. Perrault), Sophie, Ellen, plus tard deux Dames Pemberton, et Louise (Mad. Fisher) ; et feu l'avocat John Ahearn et sa sœur, feu John et William Hamilton, la crème de l'élegance, de la jeunesse et de la beauté du temps.

A cette époque, 1811 et 1812, le faubourg Saint-Roch ne s'étendait guère au-delà du *Palais*, dans la direction nord-ouest. Ici et là, clair semées, s'élevaient quelques constructions. De la rue Saint-Vallier à la rivière, on ne voyait que des terrains en jachère plutôt propres aux pâturages qu'à la culture. Les fondations de l'église Saint-Roch commençaient à surgir de terre. Il va sans dire que Saint-Sauveur n'existait pas. Il y avait une grange dans le clos Sauvageau, refuge de voleurs et de brigands. Sur la grande route qui conduit à Lorette, passé l'Hôpital-Général, se trouvait la maison *Bleue*, qui existe encore, et la maison *Rouge*, plus considérable, qui est disparue pour faire place à la résidence bourgeoise de M. Tozer, maître-boucher. Un nommé Jobin occupait la maison *Bleue*. Elle devint ensuite la propriété d'un sergent du nom de Simpson, qui y mourut et dont la veuve, peu agréable de sa personne, mais riche, épousa un fort bel homme du nom de Gibson, qui ne fit pas longtemps son bonheur.

J'aurais dû dire tout d'abord que la maison *Bleue* et la maison *Rouge* étaient deux auberges, toujours fort achalandées, autant par les voyageurs que par les soldats ou les lurons de Québec. Il fallait être fier-marcheur et n'avoir pas froid aux yeux pour se rendre jusque-là. Ceux qui s'y aventureraient par un beau dimanche, s'en vantaient tout le reste de la semaine. Ils étaient cités pour leur hardiesse et portaient leur casquette sur le coin de l'oreille.

Mais je parlais du beau Gibson. Son âme mentait à son corps, paraît-il, car en un jour néfaste il tua un homme — et se sauva. On ne put le pincer, mais à quelque temps de là, il fut trouvé mort un matin sur le bas de sa porte, à peu près au même endroit où était tombée sa victime. Et madame Gibson se remit à manger tranquillement ses rentes.

La maison *Rouge* était habitée par un nommé Landrigan, qui la céda à un nommé Lee ; elle fut vendue par le shérif et acquise par un M. Lagueux, qui la passa bientôt à M. Tozer, le père du maître-boucher qui en occupe aujourd'hui l'emplacement.

Le plus proche voisin au-delà était M. Morrough, qui habitait la maison où demeure M. Bell, maison historique, site des plus charmants. Qui n'a admiré ses bocages et surtout ses saules géants ? Arnold en avait fait sa demeure de prédilection pendant le siège de Québec en 1775. M. Kerr, juge de l'amirauté, l'acheta de M. Morrough et la céda plus tard à M. Langlois, père de M. Langlois, avocat, et beau-père de M. Bell, le propriétaire actuel.

Ce M. Langlois possédait la terre de M. Falardeau, au nord de la rivière, et une grande partie du cimetière Saint-Charles, que l'on appelait alors le bocage.

Tout auprès du pont de Scott, au nord, à gauche en allant, s'élevait une petite maison en bois, démolie il y a deux ou trois ans et qu'on a réduite en caveau. C'est là que demeurait M. Hamilton, le grand-père de M. Hamilton, ex-député de Bonaventure. Madame Hamilton avait une réputation de beauté bien rare.

La terre voisine appartenait à M. Chillis, qui la céda à M. Huot, dont les héritiers la détiennent encore.

Venait ensuite M. P. E. Desbarats, député-greffier de l'Assemblée législative, dont les propriétés étaient affermées par M. O'Sullivan.

Le terrain adjacent appartenait au Colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay, qui venait tous les ans y passer quelques semaines durant l'été. Ce terrain est aujourd'hui à M. Montpetit.

A un mille de là s'élevait, plus tard, le manoir seigneurial des Duchesnay, incendié depuis. Autour de l'emplacement, on admire encore des arbres d'une belle venue, et symétriquement rangés, témoins de bien des fêtes, de vives parties de plaisir. Après avoir vu tant de si beaux cavaliers et belles dames errer sous leurs rameaux, ils en sont réduits à prêter leur ombre à des ruines qui, bientôt, ne seront plus même des ruines, car le gazon les envahit de toutes parts.

Ailleurs, tout le long du chemin *du Roi* jusqu'à Lorette, on ne voyait que des habitations communes de cultivateurs à l'aise, travaillant bien, vivant bien aussi. Croirait-on que toutes ces terres ont *changé de nom* (comme ils disent généralement parmi eux), que plus d'une moitié, les meilleures des environs de Québec, appartiennent à des gens d'origine étrangère ? *Sic vos non vobis*.

A cette époque, M. Black n'avait pas bâti sa *villa*, entourée de si délicieux ombrages, ni tracé ses labyrinthes *sub umbrâ*, où les statues de Priape, de Flore, d'Apollon, etc., vous offraient au passage des fruits ou des fleurs—agréable surprise—ni peuplé ses parterres des plus rares fleurs exotiques qui coûtaient dix fois leur poids en or, ni creusé ses étangs peuplés de truites, carpes et autres sujets de cette gente fretillarde. Combien de milliers de louis n'a-t-il pas enfouis là ! Il en avait bien le droit, puisqu'il était garçon et devait mourir vieux garçon, imité plus tard en cela par son frère, M. le Juge Black. Après les femmes, est-il rien de plus beau